

« **Intellectuels d'Afrique entre colonisation et mondialisation** »

Figures croisées d'intellectuels (Trajectoires, modes d'action, productions)

Sous la direction de : Abel Kouvouama, Abdoulay Gueye, Anne Periou,

Anne-Catherine Wagner KARTHALA, Paris, 2007, Pages: 474

ISBN : 978-2-84586-866-3

Les mots clés : intellectuels, Afrique, colonisation, décolonisation, modernité, savoir, pouvoir, Histoire.

Dans la présentation de ce livre, Abel Kouvouama a bien montré que les textes et les interventions « Proviennent des travaux présentés lors du colloque international organisé du 17 au 19 mars 2005 à l'université de Pau et des Pays de l'Adour...ce thème s'inscrivait dans les réflexions et les travaux de la plupart des chercheurs et enseignants-chercheurs du centre de recherche et d'études sur les pays d'Afrique orientale (CREPAO), du laboratoire Identités, Territoires, Expressions, Mobilité" (ITEM) de l'université de Pau et des pays de l'Adour et du réseau "Acteurs Émergents" de la Fondation Maison des Sciences de l'Homme (FMSH) de Paris » (Figures croisées d'intellectuels, P07). L'ouvrage s'inscrit dès lors dans une "longue réflexion", il n'est pas le fruit de l'urgence ou de la précipitation. L'ouvrage présente les résultats de recherche de plusieurs organismes et instituts sur l'état des lieux de l'intellectuel Africain, et même il essaie de « cerner les postures des intellectuels dans différent espaces, en Afrique, en Europe, en Asie et dans les Amériques en soulignant les modes variés de constructions sociales internes et externes des figures de l'intellectuel, ainsi que les différents usages que les individus et les agents sociaux font de cette notion » (Figures croisées, P8). Dans cette perspective l'intellectuel devient objet de recherche, et les recherches sont réparties en quatre parties majeures qui enveloppent 25 interventions au total, étalées en 465 pages y compris la présentation du livre et les introductions qui se trouvent à chaque partie.

Construction et déconstruction des figures de l'intellectuel:

La première partie met l'intellectuel face à l'histoire de la colonisation, et de la décolonisation, ce qui justifie l'utilisation d'une terminologie qui met en avant l'identité des "peuples noirs", de "l'intelligentsia négro-africaine", et des "écrivains de négritude". Cet homme cultivé est né pendant la colonisation, car avant il n'y avait que des magiciens, des

hommes de religion, des sages et des savants au sens propre du terme. Il ne peut que revenir sur les traces de cette naissance suspecte et contestée de part et d'autre, c'est la raison pour laquelle il est considéré comme « la mauvaise conscience du monde » (Figures croisées, P375) et les peuples d'Afrique ont du mal à se réconcilier avec leurs intellectuels car « les lettrés indigènes ont été jusqu'à une date récente interprétés selon le prisme de l'auxiliaire, de l'informateur... » (Figures croisées, P19) pour bien qu'ils étaient le produit des institutions du colonisateur. Cédric Mayrargue nous présente le cas de l'écrivain béninois Paul Hazoumé qui appartient à « une certaine élite formée par les missionnaires catholiques sous la colonisation » (Figures croisées, P304), et à son tour Tassadit Yacine nous présente le cas de Jean Amrouche un Algérien qui « est surtout issu et formé dans un milieu acquis à la culture française » (Figures croisées, P197, 201). Mais l'intellectuel ne se résume pas à une culture acquise, il est une personne capable d'une part de mettre ce qui est acquis ou inné entre parenthèse, et d'autre part c'est une personne qui croit aux valeurs humaines, et consacre ses œuvres à les défendre. Par ce fait l'intellectuel se rapproche du philosophe, que Christophe Charles considère comme « L'ancêtre le plus direct de l'intellectuel » (Christophe Charles, P20).

La dominance colonisatrice a été contournée grâce aux stratégies de résistance qui se sont déployées à partir de l'héritage culturel de chaque nation. En Algérie on assiste selon Mustapha Haddab à « la création en 1931 d'une association des Ulémas musulmans algériens... dont l'essentiel de la formation ne s'est pas réalisé dans les institutions scolaires et universitaires françaises » (Figures croisées, P319), et en "Afrique noire" on assiste à l'édification de l'"africanisme". Cela indique que l'indépendance des pays colonisés n'était possible que grâce à « l'intervention de l'appartenance religieuse comme moyen de lutte contre le système colonial » (Figures croisées, P337), et grâce aussi à la singularité ethnoculturelle défendue par les intellectuels africains en Occident ; c'est pour cela que « l'organisation des intellectuels africains en France a presque toujours procédé de l'accentuation de leur singularité ethnoculturelle, symbolisée par l'expérience en Afrique de l'esclavage et de la colonisation » (Figures croisées, P329), sans négliger que « l'un des instruments d'identification et d'édification de cet africanisme africain est le marxisme » (Copans, P329). Cette contribution positive nous oblige à revoir à nouveau le statut des intellectuels colonisés, car la colonisation est un phénomène complexe, puisqu'elle a mobilisé de part et d'autre des forces pour défendre les valeurs humaines, ce qui fait que « le cadre impérial a rapproché autant qu'il a produit des inégalités, des divisions, des clivages. La simultanéité des événements au sein de ces espaces impériaux introduit des interactions entre

centres et périphéries» (Figures croisées, P21). Selon Anne Piriou les Africains se sont adonnés aux commentaires critiques des affaires de leurs temps, soit dans leurs pays d'origine ou dans les pays des colonisateurs, et ils étaient à l'écoute du monde. Les intellectuels ont pu comprendre que la modernisation de l'Afrique ne peut se faire sans "emprunt," surtout l'emprunt de la technique et de la laïcité. Cet emprunt se veut intelligent « sans adhérer pour autant à tous les axiomes de la "mission civilisatrice" » (Figures croisées, P28) car la 1^{ère} et la 2^{ème} Guerre mondiale sont une preuve irréfutable de la "crise civilisatrice" des Occidentaux surtout que « les élites, et les masses "interprètent la colonisation dans un contexte nazi" » (Figures croisées, P204). En dépit des promesses faites aux colonisées pour une vie semblable à la vie occidentale, la France a voulu «à tout prix faire connaître son "œuvre éducatrice" ...aux nations opposées au principe de la colonisation, afin de leur démontrer que celle-ci pouvait être humaine et entraîner une véritable modernisation des sociétés colonisées » (Figures croisées, P230). En Algérie et dans d'autres pays « les mesures qui visaient à l'égalité des citoyens...étaient restées lettre morte» (Figures croisées, P207) et « dans ses colonies africaines d'Angola, du Mozambique et de Guinée-Bissau, le Portugal n'accorde aucun droit aux Noirs alors que les colons lusitaniens sont pourtant peu nombreux » (Louis Rizzo, P45) et « dans la plupart des Etats décolonisés règne la dictature des militaires ou des bourgeoisies compradores » (Jean Zigler, P7). Tout cela a entraîné en Afrique noire l'émergence d'une pensée critique à travers la revue *Présence Africaine* et contrairement à la thèse de "l'emprunt intelligent», il s'est avéré qu'après la décolonisation, l'intellectuel s'est senti "déraciné" « fruit d'une incapacité de retourner à ses traditions ou de s'assimiler à l'Europe; l'intellectuel africain a le sentiment de constituer une catégorie nouvelle » (Figures croisées, P43) et « la décolonisation peut être qualifiée de véritable "onde de choc" » (Rizzo, P3) puisque le retour aux traditions devient impossible et on ne peut totalement exclure l'influence des institutions laïques comme l'université ou nous remarquons que « l'industrie des études africaines reste l'apanage du monde occidental. D'une certaine façon le monde occidental n'y peut rien » (Jean Copans, P320). Il y a aussi l'influence des institutions religieuses comme L'Eglise catholique qui a réussi au Bénin « a influé sur la formation des intellectuels, du moins jusqu'en 1974 et l'instauration d'un régime d'inspiration marxiste-léniniste » (Figures croisées, P312), et « pour avoir lié son sort à ce mouvement historique, inéluctable dans l'Afrique noire d'aujourd'hui, le marxisme a été conduit à faire l'impasse théorique sur le nationalisme et donc sur les conditions sociales et culturelles de la mobilisation politique » (Copans, P346); donc les valeurs occidentales bouleversent les structures sociales. L'assimilation à l'Occident est elle aussi impossible, car la "décolonisation" constitue une

rupture, ce qui pousse l'intellectuel à s'orienter vers d'autres modèles: « *Présence Africaine* se lance dans une vaste entreprise de traduction de textes écrits en arabe par les Africains...l'arabe est revendiqué comme outil de travail » (Figures croisées, P46). L'Association Musulmane des Étudiants d'Afrique Noire (AMEAN) milite elle aussi pour « introduire l'arabe dans le programme scolaire » (Figures croisées, P329). C'est une orientation qui vise à se doter d'une modernité empruntée à des êtres qui ont subi le même sort, et qui sont Musulmans, et un nombre considérable d'entre eux est constitué d'Africains. Mais ils restent néanmoins différents, et ils peuvent même constituer un risque car « le développement de l'Islam en Afrique semble ainsi tendre vers la négation de l'inventivité des Africains en s'effectuant concomitamment à la destruction progressive de leur patrimoine anti-islamique » (Figures croisées, P334). Comme quoi la quête de la modernisation en Afrique ne peut se faire que dans les frontières qui séparent l'identité de la différence.

On voit bien aujourd'hui que « la dynamique de la mondialisation renvoie à un processus qu'on peut dire de civilisation » (Figures croisées, p255), et que les Africains les plus nationalistes ne peuvent se passer de la mondialisation qui « signifie, tout à la fois, l'amplification d'un vaste réseau économique et la standardisation des modes de vie » (Figures croisées, P428). Mais Emmanuel Vubo qui s'est penché sur le cas de "l'intelligentsia" camerounaise démontre que: « la communauté intellectuelle organisée au sein des universités n'a pas échappé à sa domestication ou à son enfermement par son environnement local » (Figures croisées, P297), ce qui fait que l'"intelligentsia" était mêlée aux discours ethnique, et aux répercussions de ce discours à travers les conflits sanglants. Pourtant on doit préciser une différence capitale entre "intellectuels" et "intelligentsia" car « dans le vocabulaire soviétique, à l'inverse, l'intelligentsia est devenu une catégorie fourre-tout, similaire aux "cadres" de la France actuelle » (Charles, P228), ce qui explique qu'elle peut être mêlée aux discours populaires ainsi qu'aux activités professionnelles que n'importe quel "cadre" peut exercer.

Modes d'action et discours des intellectuels:

Dans la deuxième partie Copans approfondit l'idée précédente en proposant une anthropologie qui « doit se pencher sur la vie sociale et professionnelle du hors-travail » (Figures croisées p110) de l'intellectuel, sans doute parce qu'il considère que l'activité intellectuelle est une activité permanente, mais ce n'est pas le cas « au Kenya ou en Ouganda, où la plupart des universitaires étaient en même temps exploitants agricoles ou hommes d'affaires » (Figures croisées, P110), avec l'absence de « "l'intellectuel total" » (Figures

croisées, P138), le problème des classes ou de « la maturation encore balbutiante des classes» (Copans, P321) est la cause principale de l'échec de l'africanisme. On peut penser que Copans essaye d'appliquer aux intellectuels africains les critères élaborés dans les sociétés occidentales, malgré la différence qui sépare les deux cultures. « Toujours est-il que le lien entre connaissance sociale et pouvoir politique, que ce soit sous la forme de la production ou l'existence d'une couche sociale spécialisée, n'est pas celui que l'Europe a montré au monde depuis Platon » (Copans, P322). Cette approche réductrice, mène Copans à dire qu'il n'y a pas d'intellectuels Africains, un avis non partagé apparemment par d'autres qui mettaient en avant des intellectuels tel que Léopold Senghor, Lamine Senghor, Norbert Zongo,...etc.

Deux visions contradictoires se manifestent concernant le rapport de l'intellectuel avec la société: D'une part, il rompt les liens qui le rattache à la société en adoptant une langue académique (la langue du colonisateur) destinée à une élite, d'autre part, il adopte une "langue ethnique". C'est un choix difficile, mais il peut être résolu rapidement par des "intellectuels" qui se soucient de leurs « propre image de marque » (Figures croisées, P117) et qui visent à protéger des intérêts individuels par "la manipulation". Michel Leclerc- Olive démontre qu'au Mali la langue académique (le français) est une langue étrangère à la culture, et aux traditions, ce qui rend son intégration dans la société difficile, car « tous ont recours à la langue maternelle...dès que la discussion concerne des enjeux importants ou qu'elle prend une tournure plus familière » (Figures croisées, P412). Dans ce climat les vrais intellectuels deviennent "invisibles" ou "marginaux", et « l'exemple de Lamine Senghor est une autre illustration de la marginalisation, et de la non légitimation d'une tentative de production nationale...Lamine Senghor a défendu des thèses pour l'introduction des langues nationales dans le système scolaire et administratif » (Figures croisées, P132). C'est grâce à la Guerre froide entre les deux blocs, que l'intellectuel pouvait exercer son talent de déconstruction des modèles occidentaux au profit d'une vision nationaliste, et on voit que « Léopold Senghor "déconstruit" Karl Marx pour proposer une "lecture africaine du socialisme" » (Figures croisées, P133). Il y - a cependant d'autres intellectuels qui ont une vision plus ouverte; ils ne se positionnent pas comme intellectuels Africains, mais comme des intellectuels tout simplement. C'est pour cette raison que le Burkinabé Idrissa Ouédraogo a « remis publiquement en question cette notion d'africanité en déclarant qu'il n'était "pas un cinéaste africain" mais "un cinéaste tout court" » (Figures croisées, P59).

Intellectuels et lieux de pouvoir:

L'Afrique a connu des tragédies, issues des conflits armés entre les différents mouvements politiques, qui n'arrivaient pas à s'entendre. Ces conflits étaient d'une atrocité incroyable aboutissant à des génocides, comme c'est le cas au Rwanda et au Burundi. Devant le fait accompli les historiens avaient le devoir d'écrire cette histoire, mais Christian Thibon réalise que « les intellectuels se retrouvent au cœur d'un projet qui les dépasse » (Figures croisées, P239). Certes l'historien se retrouve devant l'obstacle des conflits de mémoires, mais surtout devant un étrange passé que Thibon caractérise par « un passé qui ne passe pas » (Figures croisées, P240), c'est-à-dire que les génocides révèlent une transgression radicale, qui a causé un traumatisme collectif, obligeant les gens à rester enfermés dans un passé qui se prolonge à l'infini. Tandis que « l'écriture d'une mémoire historique consiste à fabriquer du passé, à retenir des faits et des analyses qui aident les sociétés à se projeter dans l'avenir » (Figures croisées, P241), la préoccupation majeure de l'historien « s'inscrit dans un horizon d'attente positive...celle de la civilisation ou celle de la fin de l'histoire » (Figures croisées, P245). La question qui se pose dans ce cas, et contrairement à ce que pense Thibon est de savoir comment les historiens européens par exemple ont pu analyser et écrire l'histoire de la 1^{ère} et la 2^{ème} Guerre mondiale, malgré le fait que ces deux guerres étaient pleines d'atrocités. C'est le cas par exemple du génocide des Juifs qui a pu être reconstitué dans le contexte d'une logique que les Allemands nazi appelaient "la solution finale", sans autant que les polémiques concernant ces événements tragiques aient cessé jusqu'à maintenant.

Les historiens ou bien les intellectuels ne peuvent agir directement sur le réel pour empêcher des guerres ou des génocides, mais ils ont « un pouvoir d'agir sur le réel en agissant sur les représentations du réel » (Figures croisées, P258). Janvier Onana croit fermement à une efficacité symbolique du discours (des) savant (s) sur la politique puisque les conditions au Cameroun par exemple sont propices pour que les intellectuels puissent agir sur "les représentations du réel" surtout que « les textes réglementaires qui organisent l'Université camerounaise...affirment avec force l'autonomie de l'université » (Figures croisées, P259). Le problème ne consiste pas dans la difficulté d'expliquer et de comprendre des violences extrêmes, autant qu'il consiste dans le courage d'exploiter l'autonomie de l'université pour pouvoir agir sur les représentations, afin de faire reculer le mal. Donc « l'investissement de l'espace médiatique par les savants rend compte de l'emprise d'une contrainte structurelle, celle de la réussite de l'espace public comme site d'arbitrage légitime des conflits sociaux » (Figures croisées, P267). L'investissement de l'espace médiatique par les intellectuels va empêcher que les hommes politiques créent pour eux « un programme à suivre ou à

expliquer » (Figures croisées, P294), car l'intellectuel est en quête perpétuelle « d'une autonomie croissante par rapport à la religion établie (cas du philosophe), à la classe dominante (pour le poète ou l'artiste)...et par rapport au public (savant, artiste) » (Charles, P37).

L'intellectuel africain ne constitue pas l'élite en tant que « classe dirigeante » (Coenen, P35) mais il essaie d'être parmi « les élites comme groupes d'influence » (Coenen, P69). Les intellectuels d'Afrique sont l'élite des universitaires, sans autant dire qu'ils sont l'élite de la société, car les élites sont « des personnes considérées comme les meilleures ou les plus remarquables dans tel ou tel groupe, à définir » (Coenen, P1). Ali El Kenz a bien signalé dans son article "Les chercheurs africains, une élite" que « l'Afrique est aujourd'hui la région du monde qui exporte le plus sa "matière grise" » (El Kenz, P21). Ce phénomène est la cause majeure qui empêche les intellectuels de constituer un groupe d'influence, afin de changer le cours des événements.

Territoires localisés et réseaux internationaux:

Face aux problèmes que les intellectuels peuvent constater dans leurs pays, des stratégies de résistances peuvent se déployer de plusieurs manières. Zhang Lun met la lumière sur le rôle que peut jouer Internet dans la mobilisation de l'opinion publique, et surtout en Chine où en voit que "le 10 février 2003, un texte intitulé "déclaration des divers milieux sociaux de la Chine contre le plan de guerre du gouvernement américain en Irak" (Figures croisées, P356). Cette déclaration émane du mouvement démocratique et des intellectuels libéraux qui essaient d'impliquer leur pays dans les débats concernant la souveraineté, la démocratie, la liberté, afin de limiter le champ d'action des conservateurs chinois qui tend à isoler la Chine du reste du monde. L'intellectuel se doit de « sortir du champ de l'abstraction et du spéculatif, et de servir une réflexion collective » (Figures croisées, P373), comme il est de son devoir de « discuter publiquement de questions embarrassantes » (Figures croisées, P399). Ayant compris l'importance des échanges culturels entre les pays, la Suède et d'autres États, choisissent d'investir dans les relations transnationales pour faire face à la globalisation.

La trajectoire des intellectuels d'Afrique reste celle du passage de la colonisation à la décolonisation, et leurs modes d'action sont un combat permanent contre les pouvoirs internes et externes qui mettent les valeurs humaines en danger. L'intellectuel n'est pas un simple fonctionnaire, ou un universitaire, mais il est celui qui procède une « lecture critique des processus en cours,...et lutte pour la démocratie » (Figures croisées, P54). Il est celui qui garde l'espérance en un changement positif au delà des contraintes de la modernité et de la

mondialisation, même s'il continue d'écrire dans un monde qui ne lui garantit pas l'immortalité. Le combat de l'intellectuel est un combat difficile, mais non impossible.

La bibliographie :

- 1/ *Figures croisé d'intellectuels (Trajectoires, modes d'action, productions)*- Sous la direction de Abel Kouvouama, Abdoulay Gueye, Anne Periou, Anne-Catherine Wagner, Paris, Karthala, 2007.
- 2/ Christophe Charles- *Naissance des intellectuels*- Paris, les éditions de Minuit, 1990.
- 3/ Jean Copans- *La longue marche de la modernité africaine*- Paris, L'Harmattan, 1996.
- 4/ Pascale Bezançon- *Une colonisation éducatrice?*- L'Harmattan, 2002.
- 5/ Jean Ziegler- *Main basse sur l'Afrique (la recolonisation)*, Paris, Editions du Seuil, 1980.
- 7/ Jean- Louis Rizzo- *Décolonisation et émergence du tiers-monde*, Paris, Ellipses, 1999.
- 8/ Ali El Kenz- *Les chercheurs africains, une "élite" ?*- *Revue Africaine des Livres*, octobre 2004.